

SUNSET PARK

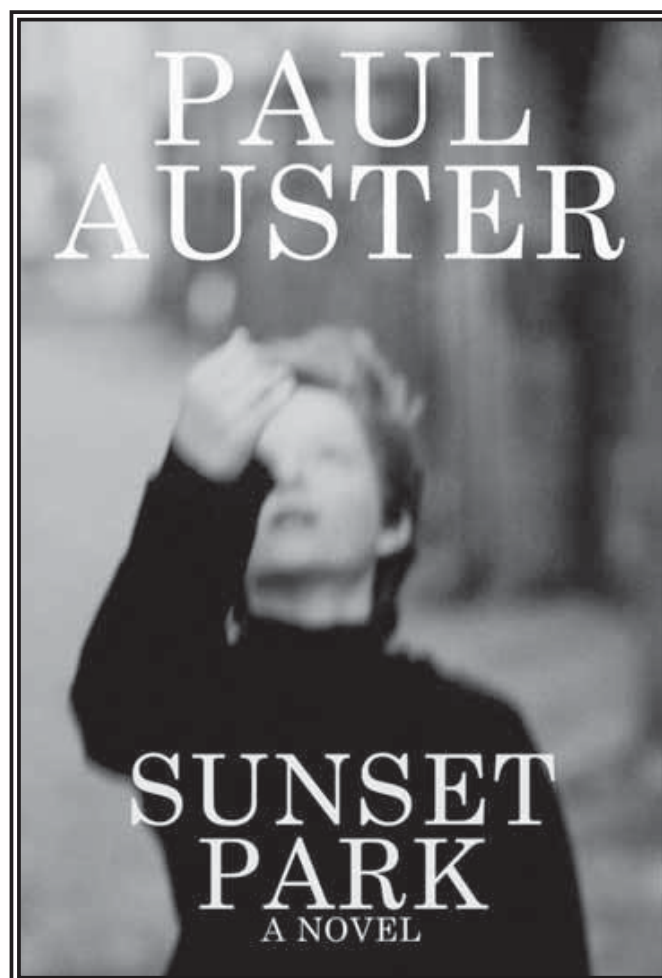
de Paul Auster

Novembre 2009. Depuis que, sept ans et demi auparavant, Miles Heller a quitté sa famille sur un coup de tête, il a sillonné les Etats-Unis en faisant des petits boulots sans rapport avec le bagage intellectuel qui aurait dû lui assurer la réussite sociale, au terme de brillantes études. Il a laissé des parents effondrés, son père éditeur de renom, sa belle-mère qui l'a élevé, sa mère actrice célèbre elle-même deux fois divorcée et remariée avec un producteur indépendant de films à faible budget.

Miles se satisfait de demeurer dans le présent, sans penser à l'avenir, et c'est dans cet état d'esprit qu'il apparaît au lecteur. Il vit en Floride. Agé de vingt-huit ans, il *"a rogné ses désirs jusqu'à ce qui frôle désormais le minimum absolu"*, son seul luxe étant l'achat de livres de poche, des classiques surtout. Il exerce une activité de "récupérateur d'objets" abandonnés par leurs anciens propriétaires dépossédés de leurs biens par les banques au moment de la crise des subprimes. A l'inverse de ses collègues, il ne garde pas pour lui ce qui pourrait améliorer son ordinaire, mais il photographie sans relâche, des milliers de clichés d'objets hétéroclites : lettres, poupées, photos, mixeurs... toutes sortes de vestiges de bonheurs disparus, engloutis par la voracité d'un système effroyable...

Ainsi s'ouvre le roman, sur cinq pages époustouflantes et irrespirables, décrivant les marques de la déliquescence. Il semble que Paul Auster ne soit jamais allé aussi loin dans l'évocation de la détresse, mais à l'inverse du reste de son

œuvre, c'est par là qu'il commence ; par ce "premier cercle" avant l'enfer : (dans ses autres romans, l'enfermement et la dépression se produisant au fur et à mesure de la lecture). Et le lecteur se demande comment le héros (puisque Miles apparaît comme tel sous la plume d'un auteur/narrateur omniscient) va s'en sortir, s'il s'en sort ; et on en doute dès la première page si l'on se réfère au schéma romanesque de Paul Auster.



Seul un évènement exceptionnel dans la vie de Miles a pu expliquer sa fuite de New-York : à l'âge de dix-huit ans, sur une route perdue au milieu de nulle part, une panne de voiture a été à l'origine d'une violente altercation entre Miles et son demi-frère Bobby ; des paroles laissant transparaitre leur profonde mésentente ; un coup de poing malheureux a projeté Bobby sur la chaussée, une voiture a surgi au même moment... Se sentant responsable de la mort de Bobby, incapable de supporter le chagrin des siens, persuadé d'être rejeté aussi, il a décidé de changer de vie et essayé de se reconstruire pendant ces longues années. Maintenant, muni de maigres économies, il songe de nouveau à partir, loin du soleil factice de la Floride, qui brille sur tant de médiocrité, voire de détresse humaine. Mais le hasard –alias le destin- (Auster bâtit son œuvre romanesque sur ce thème récurrent) va en décider autrement, car c'est un autre soleil, de chair et de sang celui-là, qui va maintenant illuminer sa vie, tel un OVNI flamboyant.

Pilar Sanchez n'a que dix-sept ans, elle est en terminale et ses résultats lui laissent espérer, malgré ses origines modestes, des études brillantes dans une bonne université. Leur rencontre survient par le truchement d'un livre, "Gatsby le Magnifique", précisément celui que lui avait offert son père pour ses seize ans, un livre initiatique, en quelque sorte, en ce sens que le héros, Gatsby, un être solaire lui aussi, est habité par un idéal de beauté et un archétype féminin correspondant aux aspirations d'un adolescent.

Leur amitié intellectuelle devient une solide relation amoureuse qui transforme Miles en ce jeune homme qu'il aurait dû être dix ans plus tôt. Mais la famille de Pilar est pointilleuse sur la morale ; on l'avertit qu'il va être dénoncé pour détournement de mineure. Il doit donc fuir, quitter l'Etat, laissant Pilar finir son année scolaire et arriver à son anniversaire : six

mois à attendre sa majorité !

Nouveau coup de pouce –ou coup de pied- du destin : le seul ami qu'il ait, Bing Nathan, lui a écrit qu'une opportunité s'offre à lui de rentrer à New-York et de cohabiter à quatre, deux jeunes femmes et eux deux, dans une maison squattée à Brooklyn. Comment Bing a-t-il pu garder le contact pendant toutes ces années ? Ce que Miles ignore, c'est que depuis huit ans, Bing a servi d'interface entre sa famille et lui, ce que Miles lui écrit étant "remonté" aussitôt à ses parents et inversement...

Ce qu'il a fui en Floride se retrouve à New-York : ce sont les traces laissées par la crise des subprimes ou simplement par les changements de société. Maisons abandonnées, fast-food miteux, petites gens rongées par le chômage, immigrants menant leur rude combat pour trouver leur place au soleil, sur un fond de friches industrielles ou portuaires. C'est dans cette partie de Brooklyn proche du cimetière Greenwood que Paul Auster va jeter un regard apitoyé et amer, lui qui est viscéralement attaché à cette partie de New-York, qui y vit et en déplore les changements intervenus récemment. C'est- dit-il, en se promenant, qu'il a repéré une maison biscornue, avec une véranda, construite de bric et de broc, certainement squattée, et qu'il a eu l'idée d'y placer son roman. Il ajoute même que, quelques mois plus tard, les bulldozers l'ont rasée.

Les quatre jeunes adultes désargentés vivent dans cette maison de Sunset Park et y organisent leur cohabitation, moyennant quelques règles communes que chacun accepte plutôt bien, malgré les tiraillements inévitables. Chacun travaille ou s'occupe. Alice achève sa thèse de doctorat sur un film-culte de la fin des années 40 : "Les plus belles années de notre vie" (un des leitmotifs du livre avec Gatsby). Ellen - c'est elle qui a déniché

l'adresse - dessine des personnages fantasmés érotico-pornographiques. Bing bricole et répare de vieux mécanismes d'appareils obsolètes ; il fait aussi des encadrements et joue dans un orchestre de jazz.

Le personnage mérite qu'on s'y arrête, non seulement parce qu'il est en quelque sorte le chef de cette petite communauté, parce qu'il en impose physiquement, mais aussi par sa personnalité, tant il est le prototype de ce que l'on appelle maintenant "les Indignés". Il refuse le monde tel qu'il est, *"il tient pour certain que l'avenir est une cause perdue"*, que l'homme a toujours été le même en dépit des progrès technologiques. Dans une époque de désespoir généralisé, vivre dans une maison abandonnée est pour lui un droit et un devoir : un droit parce qu'elle est abandonnée et qu'elle appartient à tous - surtout pas à la municipalité - ; un devoir car les travaux de rafistolage qu'il a faits à l'intérieur l'empêchent d'être vandalisée. Un raisonnement imparable, et gare à celui qui n'est pas de son avis !

Miles, quant à lui, photographie. Encore des centaines de clichés entre deux coups de fil à Pilar, d'autant plus ardents que la jeune fille doit venir à New-York pour les fêtes de fin d'année et qu'il l'attend impatiemment.

Cette fois, sa décision est prise : il téléphonera à ses parents pour reprendre contact. Les retrouvailles ont lieu, non sans mal car son père a dû s'absenter plusieurs jours en Europe. Quant à sa mère qui habite la Californie, elle doit justement venir à New-York pour y interpréter Winnie, le rôle principal de "Oh ! les beaux jours" de Beckett ; pour lequel elle est *"enterrée jusqu'à la taille dans le premier acte et jusqu'au cou dans le second"*. Le dialogue interrompu depuis si longtemps peut reprendre, et les sentiments tus refaire surface. L'avenir s'annonce meilleur pour Miles.

A partir de là, tout se télescope dans le roman.

A coups d'ellipses, de retours en arrière, de plans et de contreplans, chacun des personnages est décrit à tour de rôle dans les tréfonds de son âme, soit par le procédé narratif de Paul Auster qui raconte comment se passent les retrouvailles entre la mère et le fils, retraçant leur émotion en des dialogues nerveux où chacun, petit à petit, se laisse aller à ses sentiments enfouis ; soit par le truchement du journal intime du père, à travers lequel on devine un homme profondément bon mais usé par les soucis liés à sa maison d'édition qui supporte mal la crise, et aussi par la culpabilité de n'avoir pas su choisir entre son fils, un autre lui-même et sa deuxième femme exigeante et dépressive. L'heure du bilan a sonné pour lui, d'autant plus qu'il est rentré fatigué et déprimé lui aussi, de son voyage en Europe.

De leur côté, les quatre occupants de la maison de Sunset Park entrevoient une solution à leurs problèmes. Les deux femmes ont décidé de partir dans quelques jours (on est déjà au printemps). Miles envisage dans un premier temps de rejoindre Pilar avant de la ramener à New-York : elle va intégrer à la rentrée une prestigieuse université, et lui-même songe à reprendre ses études.

Hélas ! Il faut faire vite car les menaces d'expulsion s'accumulent. Et pourtant Bing, lui, s'accroche à "sa" maison devenue, on l'a vu, sa raison de vivre. Réfugié dans son refus obstiné, il va précipiter l'inexorable destin et la survenue de ce jour où l'impitoyable réalité de notre monde rattrape les marginaux : une expulsion d'une rare violence prouve que l'Autorité ne peut réagir que de cette manière face à des êtres déboussolés, désorientés, fragilisés parce que non reconnus et surtout détestés par leur refus du formatage. Dans la confusion la plus totale éclate, en effet, une bagarre avec la police. L'ordinateur d'Alice est fracassé avec son disque dur occupé par trois ans de thèse, les dessins d'Ellen chiffonnés et

rendus inutilisables ne seront donc jamais publiés ; Bing menotté, Alice jetée dans les escaliers... C'en est trop pour Miles qui commet, une fois de plus, l'irréparable, un coup violent, direct à la mâchoire d'un policier, supprimant par là-même, tout espoir de s'en tirer. La fuite, à nouveau : vers un autre Etat ? vers le suicide ? Une fin ouverte, donc, mais forcément tragique puisqu'il est hors de question qu'il fasse de la prison en laissant Pilar seule à New-York pour y étudier. Du "Premier cercle" de Dante, il est pour ainsi dire, passé directement au "Neuvième", illustrant la célèbre affirmation : *"Toi qui entres ici, abandonne tout espoir"*.

C'est ainsi que Paul Auster signe-là un roman humaniste, profondément pessimiste car enraciné dans les problèmes de notre époque : la culture se meurt, les repères sociaux et moraux sautent les uns après les autres : que de gens déboussolés et malheureux malgré le progrès et les prouesses technologiques ! C'est là un

amer constat d'échec d'un monde décadent... à moins qu'une jeunesse incarnée par Pilar, ne puisse lui redonner quelque espoir.

En dépit de longueurs, de digressions sur le base-ball en particulier –un autre thème récurrent de l'œuvre de Paul Auster qui y voit un sport fédérateur de toute une société, y compris ici dans les rapports entre le père et son fils adolescent- ; en dépit de pages d'introspection touffues, c'est un excellent livre. Certains osent même le qualifier de "grand cru", allusion certes liée à la cadence quasi-annuelle des parutions de l'écrivain, mais la preuve aussi que le livre est devenu un objet de consommation comme un autre : en sourire ? en pleurer ? En tout cas, à déguster sans modération !

Françoise VIDAL

*"SUNSET PARK" de Paul Auster.
Editions Actes Sud. 317 pages. 22,80€.*